

Chevaux et ânes humanisés dans la littérature catalane: deux débats satiriques à la jonction des XIV^e et XV^e siècles

Llúcia Martín
Universitat d'Alacant (Espagne)

Résumé

Dans cet article, nous présentons deux œuvres catalanes médiévales, l'anonyme *Disputació d'en Buch ab son cavall* et la *Disputa de l'Ase* d'Anselm Turmeda, qui ont comme thème principal le dialogue entre un animal (un cheval ou un âne) et un homme, avec un ton satirique et une intention parodique. Même s'il s'agit d'œuvres présentant de grandes différences formelles et de complexité narrative, toutes deux sont à considérer comme très originales par l'humanisation de l'animal qui, pendant quelques moments du récit, acquiert un degré de subtilité qui dépasse celui de son interlocuteur.

L'*exemplum* animalier dans la littérature catalane est un genre encore peu étudié. Outre les bestiaires, on peut mentionner les œuvres d'origine orientale, comme les exemples du *Llibre de les bèsties* de Ramon Llull au XIII^e siècle, très proches de ceux du *Calila et Dimna*, ou bien des collections d'*exempla*, récits et fables contenues dans des œuvres plus volumineuses à caractère doctrinal. Dans cette contribution, nous nous occuperons des récits et disputes mettant en scène des équins qui donnent l'exemple, et qui parlent avec les hommes.

Le contexte historique et littéraire

Le panorama littéraire catalan du XIV^e siècle se caractérise par la faible production d'œuvres de fiction. C'est seulement à la fin du siècle que se rencontrent quelques exemples dans la lyrique, grâce au renforcement du rôle des cours comme centres de culture, mais aussi dans les récits brefs en vers à thème chevaleresque comme *La Faula* de Guillem de Torroella¹ et l'anonyme *Blandín de Cornualla*²; ou bien des récits à thème allégorique³, amoureux ou burlesque⁴. Les causes de cette pauvreté du

¹ Guillem de Torroella, *La Faula*, éd. P. Bohigas, J. Vidal (Tarragona: Tarraco, 1984). Guillem de Torroella, *La favola*, éd. Anna Maria Compagna (Roma: Carocci, 2004).

² *Blandin de Cornovaglia*, éd. et tr. Sabrina Galano (Alessandria: Edizioni dell'Orso, 2004).

³ L. Badia, "De la Faula al Tirant passant pel Llibre Fortuna e Prudencia", in *Quaderns Crema. Deu anys. Miscel·lània* (Barcelona: Quaderns Crema, 1989), 17-59. [reed. L. Badia, *Tradició i modernitat als segles XIV i XV. Estudis de cultura literària i lectures d'Ausiàs March* (València-Barcelona : Institut de Filologia València- Publicacions de l'abadia de Montserrat, 1993), 93-128.]

⁴ Ces récits sont accessibles dans le volume *Blandín de Cornualla i altres narracions en vers dels segles XIV i XV*, éd. A. Pacheco (Barcelona Edicions 62, 1983). Il y a des œuvres amoureuses anonymes (*Salut d'amor*; *Frare de Joi e sor de Plaser*, catalogué comme un lai) à côté de récits allégoriques par des auteurs très connus comme Bernat Metge (*Llibre Fortuna e Prudencia*), Turmeda (*Cobles per la divisió del Regne de Mallorca*), Bernat de So (*La Visió*). Il y a encore des récits inédits qu'on peut trouver dans la collection *Repertorio Informatizzato dell'antica letteratura catalana* <http://www.riale.unina.it/titoli.htm> (consulté le 23 d'octobre de 2014). On peut aussi consulter l'édition critique du *Llibre de Fortuna e Prudencia*, par Lluís Cabré (Barcelona: Barcino, 2010).

panorama littéraire sont à chercher dans la crise démographique, sociale et économique dans laquelle était plongée l'Europe pendant le XIV^e siècle. Cependant, la Couronne d'Aragon vit l'éclosion d'un nouveau processus politique qui superposa à la pure fiction de divertissement d'autres nécessités littéraires⁵.

La puissance de cette dynastie se confirme au XIV^e siècle par le long règne de Pierre IV d'Aragon (III de Catalogne), de 1336 à 1387⁶, suivi de ses fils Joan I (1387-1396) et Marti I (1396-1410), qui mourut sans héritier. Pierre le Cérémonieux, nom que la postérité a retenu pour ce roi, était un grand amateur des lettres: il a favorisé la traduction de l'œuvre historiographique de son prédécesseur Jacques I^{er}⁷, il a initié une politique culturelle institutionnelle avec le lancement de plusieurs traductions de textes classiques de type pratique comme par exemple des traités d'agriculture ou d'architecture⁸, mais il s'est surtout appuyé sur l'aide d'un admirable collaborateur pour accomplir cette grande tâche qu'était la «rechristianisation» des institutions citadines en vue d'une meilleure cohabitation. Ce collaborateur fut Francesc Eiximenis (Girona 1327?-Perpignan 1409), franciscain de Gérone qui passa une grande partie de sa vie étudiant à Paris et Oxford, avant de s'installer dans la ville de Valence, où il rédigea son *Regiment de la cosa pública /Le Gouvernement de la République*, troisième partie de son *Dotzè del Crestià/Douzième [Livre] du Chrétien*, dédiée à l'organisation politique idéale basée sur des principes chrétiens.

Dans cette atmosphère culturelle «institutionnelle» fleurit alors une production littéraire à caractère doctrinal, grâce à des auteurs comme Eiximenis même, avec son extraordinaire œuvre *Lo Crestià/Le Chrétien*⁹, le prédicateur par excellence, Vicent

⁵R. Alemany, "El context literari i intel·lectual de la Corona d'Aragó en l'època de sant Vicent Ferrer" in *Paradigmes de la història I: Actes del Congrés Sant Vicent Ferrer i el seu temps* (València: Saó, 1997), 47-70.

⁶ Un cas réellement extraordinaire dans une Péninsule où les monarques des royaumes voisins se succèdent continuellement. À la différence du XIII^e siècle, où l'espérance de vie est supérieure, ce qui se reflète dans la Couronne de Castille par des règnes longs et féconds (Alphonse X de Castille Le Sage, par exemple), pendant le XIV^e siècle, la succession dynastique est rapide et les règnes sont courts, fait qui est à l'origine de la politique culturelle et de l'émergence de la cour comme stimulant poétique et littéraire. Cette information se précise dans l'étude préliminaire de Vicente Beltrán des œuvres du Marquis de Santillane: Í. López de Mendoza, Marqués de Santillana, *Comedieta de Ponza, Sonetos, Serranillas y otras obras*, éd. Regula Rohland de Langbehn, estudio preliminar de Vicente Beltrán (Barcelona: Crítica, 1997).

⁷ Il s'agit du deuxième manuscrit le plus ancien de l'œuvre historiographique de Jacques I^{er} d'Aragon, el *Llibre dels Feys*, conservé à la Bibliothèque de Catalogne sous la cote 1734, et qui correspond sans doute à la Chancellerie de Pierre le Cérémonieux. Ce roi avait ordonné une copie de la Chronique de son ancêtre à un de ses officiers, Jean de Barbastre, qui la finit en 1380, comme il ressort de documents apparus en relation avec cette étude, en particulier les paiements au copiste: (Rubio i Lluch 1908, II, 295). A. Rubió, *Documents per a l'història de la cultura catalana mig-aval*, 2 vols. (Barcelona: Institut d'Estudis Catalans 1908). [repr. en facsimilé Barcelona: IEC, 2000], vol II, 295.

⁸ J. N. Hillgarth, "La personalitat política i cultural de Pere III a través de la seua crònica", *Llengua & Literatura* 5 (1993), 7-102.

⁹ *Lo Crestià/Le Chrétien* peut être considéré comme un résumé ou une *summa* de leçons de vie d'un bon chrétien: il contient des descriptions, des principes de base du christianisme, des vertus à pratiquer, une longue réflexion sur l'origine du mal et comment éviter les péchés. On peut dire qu'il essaie de repenser tous les aspects de la vie chrétienne avec la nouveauté que le traité prétend, par cette voie de christianisation, encourager l'ordre social. Ce n'est pas par hasard que l'œuvre est pensée pour les nouvelles classes sociales qui surgissent suite à la consolidation des cités. *Lo Crestià/Le Chrétien* a été conçu comme un ensemble de 13 volumes, desquels seulement 4 ont été écrits: d'un côté le 1^{er}, le 2^e et 3^e de *Lo Crestià/Le Chrétien* et d'un autre le *Dotzè*, qui était adressé aux gouvernants et qui forme un véritable traité d'organisation politique idéale en suivant les principes chrétiens. Il existe une édition ancienne du *Terç del Crestià*: F. Eiximenis, *Terç del Crestià*, ed. M. Olivari, 3 vols. (Barcelona: Barcino, 1929-30) et une autre, plus récente, du *Dotzè: Obres de Francesc Eiximenis*, 3 (= *Dotzè del Crestià*, II, 1), ed. C. Wittlin *et alii* (Girona: Col·legi Universitari-Diputació, 1986); *Obres de Francesc Eiximenis*, 4

Ferrier (Valencia 1350-Vannes 1419)¹⁰ et d'autres auteurs de textes dévotionnels qui mettent en garde contre le danger que présente l'interprétation des classiques telle qu'elle se développe en Europe et que l'on connaît sous le nom d'Humanisme. C'est le cas d'Antoni Canals (Valencia 1352-1419)¹¹, traducteur de classiques et auteur d'œuvres spirituelles. Cependant, à côté de ces auteurs que nous pourrions qualifier de religieux orthodoxes, l'accès aux cultures voisines fait naître une nouvelle façon de penser au sein d'une élite d'intellectuels laïques¹², dont le plus représentatif est Bernat Metge (Barcelona 1347?-1413), personnage infiniment complexe qui ose mettre en question les principes de la religion chrétienne de façon subtile en prenant comme autorité les classiques.

N'excluons pas de ce panorama culturel, où l'orthodoxie la plus récalcitrante rejoint de nouveaux courants humanistes, un fait qui a favorisé toutes ces discussions: la grande crise spirituelle correspondant au Grand Schisme d'Occident, qui a infléchi la politique des états médiévaux, et durant laquelle la Couronne d'Aragon fut l'une des plus ferventes partisans du pontificat d'Avignon.

À un niveau plus social, la crise spirituelle se reflète dans le mécontentement de la population à l'égard du relâchement des coutumes du clergé. C'est pourquoi une grande partie de la littérature exemplaire s'emploie à critiquer certaines coutumes ou bien à proposer des modèles à partir des ressources à disposition, par exemple les bestiaires.

La critique à l'égard du clergé est une des composantes des fabliaux, genre qui naît dans la littérature française et qui se caractérise par la rupture avec une certaine littérature courtoise et par un rapprochement de la réalité de la ville qui est en train de se forger pendant le XIII^e et XIV^e siècles. La littérature catalane pratique aussi cette forme littéraire et, parmi les rares productions de fiction de la fin du XIV^e siècle, figurent plusieurs œuvres qui peuvent être qualifiées de fabliaux¹³, même si la terminologie littéraire catalane préfère les nommer *contes plaents* «récits plaisants» pour les différencier précisément du genre français. Au nombre des *contes plaents* se trouvent par exemple *El libre de Fra Bernat*, œuvre en vers qui décrit la luxure démesurée des religieux; *El Testament d'en Bernat Serradell*, également en vers, qui critique la cupidité des religieux au moment de la mort d'un chrétien; *El sagristà i la burgesa*, un

(=Dotzè del Chrestia, II, 2), ed. C. Wittlin et alii (Girona: Col·legi Universitari-Diputació, 1987); *Dotzè del Crestià*, I,I, ed. Xavier Renedo et alii (Girona: Universitat de Girona-Diputació de Girona, 2005). Il existe aussi une anthologie : *Lo Chrestia: selecció*, éd. A. Hauf (Barcelona: Eds. 62, 1983), et des études d'Albert Hauf, *D'Eiximenis a sor Isabel de Villena. Aportació a l'estudi de la nostra cultura medieval* (València-Barcelona: Publicacions de l'Abadia de Montserrat- Institut de Filologia Valenciana, 1990).

¹⁰ Éditions de ses *Sermons* par J. Sanchis Sivera et Gret Schib (Barcelona, Barcino 1975-1988).

¹¹ Cet auteur a été étudié par G. Avenoz, "Traducciones Valerio Máximo en la Edad Media Hispánica", dans *Reflexiones sobre la traducción. Actas del Primer Encuentro Interdisciplinar "Teoría y práctica de la traducción (Cádiz, 29 marzo- 1 abril de 1993)*, ed. L. Charlo Brea (Cádiz: Servicio de Publicacions de l'Universitat de Cádiz, 1994), 167-180; et par F. Rico, "Antoni Canals i Petrarca. Pour les dates et les ressources de *Scipiò i Anibal*", in *Miscel·lània Sanchis Guarnier*, III (Barcelona: PAM, 1992) 53-63.

¹² L. Badia, *De Bernat Metge a Joan Roís de Corella. Estudis sobre la cultura literària de la tardor medieval catalana* (Barcelona: Quaderns Crema, 1988); S. M. Cingolani, *El somni d'una cultura: Lo Somni de Bernat Metge* (Barcelona: Quaderns Crema, 2002). On considère Anselm Turmeda très pres de l'idéologie laïque –et burlesque– de Bernat Metge. C'est d'ailleurs pour cela que quelques œuvres des deux auteurs ont été éditées ensemble: B. Metge, A. Turmeda, *Obres menors*, ed. M. Olivar (Barcelona: Barcino, 1927).

¹³ A. Annichiarico, "Narracions en vers" catalane medievali. *Apunti e Materiali per una Guida bibliografica* (Roma: Edizioni di Storia e Letteratura, 2003); A. Ottaiano, "Els fabliaux catalans: anàlisi d'una definició", in *Miscel·lània Joan Fuster. Estudis de Llengua i Literatura*, VII (Barcelona-València: Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1993), 5-43.

triangle amoureux qui tourne mal pour le sacristain à cause de sa luxure; le *Sermó del bisbetó*¹⁴, récit satirique prononcé par un enfant sur les vices de la société.

C'est dans cet environnement culturel entre la fin du XIV^{ème} siècle et le début du XV^{ème} que nous trouvons des récits dialogués entre un homme et un équin. Le débat entre un homme et un animal produit un effet plus comique encore si l'animal est un âne ridicule. Les deux œuvres que nous allons étudier sont l'anonyme *Disputació d'en Buch e son cavall/ Dispute du chevalier En Bernat Dez Buch et son cheval*, un récit en vers daté de la fin du XIV^e siècle et la *Disputa de l'Ase/Dispute de l'Âne*, l'œuvre catalane en prose la plus célèbre d'Anselm Turmeda, écrite vers 1417-18.

Caractériser les deux œuvres et établir un lien entre elles est réellement difficile, puisque la seule chose qui les rapproche est le dialogue entre l'animal et l'homme. Alors que la *Disputació* ne présente pas de véritable idéologie et s'apparente à une conversation divertissante tirant parti de situations ridicules, la *Disputa de l'Ase* est une œuvre complexe. L'auteur, Anselm Turmeda, reflète dans ses œuvres une pensée alternative à l'orthodoxie chrétienne, si bien que la véritable motivation de Turmeda pour rédiger la *Disputa de l'Ase* – et le reste de son œuvre – est une soif de justification avec une forte présence du moi individuel. Turmeda, franciscain mallorquin converti à l'Islam profite en réalité de sa nouvelle perspective pour critiquer certains principes chrétiens sur un ton satirique. Dans son œuvre *Disputa de l'Ase*, qui scandaliserait / scandalisa ? les plus orthodoxes, l'exposé de son idéologie aboutit pourtant à une certaine acceptation, sur le mode de la plaisanterie, de l'essence de la religion chrétienne¹⁵. Le texte de la *Dispute de l'Ase* a été écrit lorsque son auteur, déjà converti à l'Islam, habitait en Tunisie depuis quelques années. Le fait qu'il utilise encore le catalan dans ses œuvres laisse à penser qu'il ne s'était pas totalement coupé de ses racines majorquines, qui devaient continuer à le préoccuper. Le thème de la *Disputa* et la souplesse avec laquelle sont traités les thèmes orthodoxes expliquent qu'elle n'ait pas été bien accueillie par le public chrétien de l'époque, alors que l'élite musulmane s'en

¹⁴ Ce texte, connu comme le *Sermon du Bissetó*, replace dans son contexte le type de fête carnavalesque. Le sixième jour de décembre est élu un enfant qui sera investi comme futur évêque (bissetó= petit évêque) et le jour du Poisson d'Avril, qui est le 28 décembre, on prononce un sermon de critique sociale à dos d'âne. Ce texte est contenu dans le volume: *Blandín de Cornualla i altres narracions en vers dels segles XIV i XV*, éd. A. Pacheco (Barcelona : Edicions 62, 1983), 172-193.

¹⁵ La biographie de Turmeda est intéressante. Il naît à Majorque vers la moitié du XIV^e siècle, est admis dans l'Ordre Franciscain et pendant sa discussion avec les savants de Bologne à propos du portrait du Paraclet – l'envoyé à venir après Jésus-Christ –, il se convertit à la religion musulmane et à son prophète. On ne connaît pas vraiment le motif de sa conversion, mais après son installation en Tunisie il a fait l'objet de plusieurs tentatives pour le ramener à ses origines chrétiennes, toutes vaines. Son œuvre catalane, écrite en Tunisie, fait différentes allusions à son origine ainsi qu'à sa situation après être converti à l'Islam, sa considération de savant parmi la nouvelle élite qu'il fréquentait et ses jeux de perspectives qui lui ont permis l'écriture d'une des œuvres où il pouvait commodément se distancier de l'orthodoxie chrétienne. On peut consulter sur l'auteur: R. Alemany, "Presències i ecos d'un jo individuat en l'obra d'Anselm Turmeda", *Estudis de Llengua i Literatura Catalanes XXIX = Miscel·lània Germà Colón*, 2 (1994), 5-24 ; R. Alemany, "Tradició i innovació literaria en la *Disputa de l'Ase* d'Anselm Turmeda", in *Professor Joaquim Molas; memòria, escriptura, història*, 2 vols. (Barcelona: Publicacions de la Universitat de Barcelona, 2003), I, 15-26. R. Alemany, "La paròdia en la *Disputa de l'ase* de Anselm Turmeda", in *Paròdia y debate metaliterarios en la Edad Media* éd Mercedes Brea, Esther Corral Díaz, Miguel A. Pousada Cruz (Alessandria: Edizioni dell'Orso, 2013, 335-348. R. Alemany, "Las reescrituras de un franciscano islamizado: Anselm Turmeda" in *El texto infinito: tradición y reescritura en la Edad Media y el Renacimiento* éd. Cesc Esteve (Salamanca : Seminario de Estudios Medievales y Renacentistas; Sociedad de Estudios Medievales y Renacentistas, 2014) 229-242 Sur l'œuvre arabe: M. de Epalza, *Fray Anselmo Turmeda (Abdallah al-Taryuman) y su polémica islamo-cristiana. Edición, traducción y estudio de la «Tuhfa»* (Madrid: Hiperión, 1994).

félicitait. C'est d'ailleurs en arabe que Turmeda composa sa dernière œuvre, où il justifie sa conversion en attaquant les erreurs du christianisme¹⁶.

Une distinction évidente entre la *Disputació* anonyme et la *Disputa* de Turmeda est la brièveté de la première, mais surtout sa forme en vers narratifs de huit syllabes. À l'inverse, Turmeda utilise la prose dans son œuvre, même si ses premières productions étaient en vers.¹⁷ Le passage du vers à la prose conditionne le récit des faits dans ces deux œuvres. L'œuvre en prose pourrait être considérée comme plus sérieuse, non pas plausible évidemment, mais maniant un ton sentencieux qui la rapproche des textes d'allure doctrinale. Même si l'on a considéré la *Disputació d'en Buch* comme un prédécesseur possible de la *Disputa* de Turmeda, celle-ci est plus complexe en raison de son débat polémique ridiculisant les préceptes chrétiens et des récits anticléricaux qu'on y trouve racontés par l'âne comme une démonstration de la faiblesse et de l'infériorité des hommes par rapport aux animaux.

La *Disputació d'En Buch*

La *Disputació d'en Buch ab son cavall* est une composition de 343 octosyllabes à rimes plates écrite sans doute vers la fin du XIV^e siècle. Il n'en existe qu'une seule copie, conservée dans le ms. 381 (ancien L. 377) de la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, codex qui contient aussi les textes en vers les plus remarquables du XIV^e siècle, à savoir la *Faula* de Guillem de Torroella, le *Llibre dels Set Savis de Roma*, le *Llibre de tres* attribué à Turmeda, le *Llibre dels mariners*, la *Disputació d'En Buch* et d'autres compositions anonymes.

Une description du codex a été fournie dans la *Bibliographie des textes catalans anciens (Biteca)*.¹⁸ Il s'agit d'un volume en papier de 114 feuillets, copié entre 1390 et 1430 en écriture gothique à deux colonnes, bien conservé même s'il y manque quelques feuilles. La reliure est moderne, réalisée quand le volume a été restauré, et comprend des feuilles de garde blanches, et quelques pages vierges à l'intérieur. Le codex, d'un format *in-folio*, offre une disposition du texte entre 22 et 26 lignes par feuille, et la présence de lettrines en rouge indique un texte soigné. Le manuscrit a été acquis par la Bibliothèque Municipale de Carpentras en 1746, provenant de l'héritage de l'Évêque de Carpentras, Malachie d'Inguibert. Selon les auteurs de la *Biteca*, ce manuscrit est la continuation du codex 487 de la Bibliothèque Nationale de France, qui contient quelques œuvres poétiques de tradition occitane.

¹⁶ Turmeda est l'auteur d'autres œuvres, toutes écrites pendant son étape tunisienne, de caractère satirique en vers: *Livres dels Bons amonestaments*, *Cobles per la Divisió del Regne de Mallorca*, de nature allégorique (ca 1398). Après la *Disputa de l'Ase*, il écrit la *Tuhfa*, en arabe, qui contient une critique du christianisme et une justification de sa propre conversion.

¹⁷ Voir note 16. Alors que le *Llibre de Bons Amonestaments* est une sorte de *contrafactum* de conseils relatifs à la bonne pratique chrétienne, les *Cobles de la Divisió del Regne de Mallorca* constituent une œuvre narrative de style allégorique, dans laquelle l'île de Minorque, personnifiée en une reine, se plaint de la division qui existe dans son territoire, et celle-ci fait appeler le Frère Anselm pour qu'il évite cette division par une exhortation. Il est possible que le *Llibre de bons amonestaments* (inspiré par la *Dottina dello Schiavo di Bari*), soit plus proche de la *Disputació d'en Buch* que de la *Disputa de l'Ase*. Le ton goliardique de cette composition satirique de Turmeda a été étudié par R. Alemany « *Rex est hoc tempore nummus* : un motif goliardique recyclé par l'Archiprêtre d'Hita et par Anselm Turmeda » dans *Literatures ibériques médiévales comparées = Literaturas ibéricas medievales comparadas/ Littératures ibériques médiévales comparées*, éd. Rafael Alemany Ferrer, Francisco Chico Rico (Alicante: Universidad de Alicante; Sociedad Española de Literatura General y Comparada, 2012) 39-51.

¹⁸ http://bancroft.berkeley.edu/philobiblon/searchlibrary_ca.html. Manid. 1089. Consulté le 10 de septembre de 2015

L'importance du manuscrit de Carpentras est bien connue car il s'agit du témoignage plus complet de la littérature narrative occitano-catalane en vers. Il est assez courant que des récits en vers soient copiés à côté de compositions lyriques, ces dernières étant liées à une possible genèse en contexte courtois. On trouve, par exemple, d'autres récits en vers copiés à côté de poésies, comme dans le manuscrit 8 de la Bibliothèque Nationale de Catalunya¹⁹ ou dans le *Cançoner dels Comtes d'Urgell*.²⁰

Les compositions réunies dans ce manuscrit sont très diverses quant à leur thématique, le seul point commun étant leur forme versifiée. Par exemple, le *Llibre dels Sets Savis de Roma* est une version occidentale du *Sendeban* oriental, contenant les contes prononcés par les sept sages pour libérer le prince de l'accusation d'avoir importuné sa belle-mère. D'un autre côté, la *Faula* de Guillem de Torroella – présente aussi dans d'autres versions manuscrites – est un texte allégorique basé sur la tradition arthurienne. À côté de ces récits, on trouve le *Llibre dels mariners*, de caractère satirique ou le *Llibre de Tres*, attribué à Turmeda et le *Llibre de Bons amonestaments*.

Si le texte de la *Disputació* est connu depuis la fin du XIX^e siècle, ce n'est toutefois qu'en 1911 que L. Faraudo de Saint-Germain²¹ en réalisa une édition rigoureuse. Malgré le désintérêt relatif de la critique, une édition destinée au public non spécialiste a été publiée à la fin du XX^e siècle.²²

L'objectif de l'auteur est de parodier des éléments de la liturgie chrétienne, surtout la confession et la pénitence, sans intention moralisatrice, comme l'indique Martí de Riquer, opinion presque unanimement partagée par la critique.²³

Le poème est un débat entre le chevalier En Buch, astucieux voleur, et son cheval, qui joue le rôle de sa conscience en lui reprochant son comportement méprisable. L'œuvre commence avec les vers : «*Lectio epistole del treball / que en Buc moc ab son cavall*»: c'est une récrimination du chevalier à l'adresse de son cheval, qu'il accuse de voler la nourriture des autres animaux. L'animal répond que c'est En Buch lui-même qui devrait réfléchir à son état puisqu'il est voleur tout en étant chevalier. En Buch se défend en avançant que son père était voleur et qu'il a hérité de cette réputation en même temps que du nom de son géniteur. Le dialogue se transforme en un chapelet d'insultes qui aboutit à l'affirmation de la part du cheval que tous les voisins aimeraient qu'En Buch soit condamné à mort.

Cavall, fill de vil rossí.
Això diràs tu de mi ?
Dix lo cavall : –No em deshonrets
Si doncs deshonrar no us volets
–E què em pots dir tu cavallàs ?
–Dirai-vos per cer Bucàs

¹⁹ Connu comme el *Cançoner Vega-Aguiló*, il se compose de deux volumes, ms. 7 et 8 de la Bibliothèque de Catalogne, et représente la compilation poétique plus importante antérieure à Ausias March (XV^e siècle). Voir <http://mdc.cbuc.cat/cdm/ref/collection/manuscritBC/id/118080> (consulté 10/09/2015). Cf. Pere Bohigas, *Lirica trobadoresca del selge XV: Joan Basset i altres poetes inèdits del Cançoner Vega-Aguiló* (Barcelona: Abadia de Montserrat-Institut de Filologia Valenciana, 1988).

²⁰ Il s'agit du manuscrit RES/48 de la BNE. Ressource en ligne : <http://bdh-rd.bne.es/viewer.vm?id=0000187749&page=1> (consulté 10/09/2015).

²¹ L. Faraudo, L., *Recull de textos catalans antics* (Barcelona: Tipografia l'Acadèmia, 1911).

²² *Blandín*, éd. Pacheco 1983, 194-201.

²³ Miquel Marco, "La comicitat, la paròdia i aspectos anticlericals en alguns contes plaents catalans: La disputació d'en Buch ab son cavall i el Testament de Serradell de Vic", *Scripta. Revista internacional de literatura i cultura medieval i moderna*, 2, 1-12. Dans la page 4 de l'étude, Marco résume les opinions de la critique sur l'intentionnalité de l'œuvre et il arrive à la conclusion qu'il n'y a pas marqué un caractère moralisant, il prétend amuser et l'attitude burlesque n'arrive pas à une critique contre la religion.

–Eu te dirari cavall trotador
–E eu a vós en Buc robador
–E eu te dirai cavall vell
–E eu a vós en Buc mesell
–Eu te dirai cavall afollat
–Eu a vós en Buc bandejat
–Eu te dirai cavallàs dur
–E eu a vos en Buc tafur
–Ara calla, cavall vellot
–Mas calla tu, Buc alcavot [...]

–Di'm cavall, si Deus te perdó
Les gents que dien de mi ?
–En Buch, tuit dien enaixí :
Que tant avets tolt e emblat
Que be dègrets ésser penjat [...]²⁴

Cheval, fils de vieux ronçin / C'est cela que vous dites de moi ? / Le cheval dit : –Ne me déshonorez pas / Si donc vous ne voulez pas être déshonoré / –Que pouvez-vous me dire, vous cheval ? / –Je dirai que vous êtes une grande-gueule / –Et moi je te dirai cheval trotteur / –Et moi je vous dirai En Buc voleur / –Je te dirai cheval vieux / – Et moi je vous dirai Buc lépreux / –On vous dira cheval estropié / – Et moi je vous dirai Buc malfaisant / –On vous dira cheval dur / – Et moi je vous dirai Buc tricheur / –Maintenant tais-toi, cheval duveteux / –Tais-toi plus encore, Buc entremetteur {...}

–Dis-moi cheval, si Dieux te pardonne, / Que disent les gens de moi ? / –En Buch, tous disent ainsi: Que tant vous avez enlevé et volé / Que vous devriez bien être pendu {...}

Le chevalier se demande alors si ses crimes pourraient être effacés par la confession. Le cheval propose d'écouter ses aveux, qui prennent la forme d'une longue liste de vols infligés à des marchands, des voyageurs et des clercs ; tout cela ne représente pas un enrichissement important, car les objets volés sont des poules, des chaussures, des couvertures, des manteaux... Il avoue aussi qu'il n'a jamais appris aucun métier à part celui de voleur et qu'il aurait préféré commettre des vols plus remarquables pour s'enrichir.

Le cheval lui enjoint de rendre ce qu'il a volé, ce à quoi En Buch répond que ce n'est pas possible puisqu'il ne lui reste pratiquement plus rien. Devant l'inanité de cette confession, le cheval lui propose de jeûner ou de prier, mais En Buch refuse le jeûne et affirme ne connaître aucune prière (*psaume, pater noster, ave maria...*).

–En Buc, ne volets dejunar,
Digats doncs oracions
E pregats Deus a jonollons.
–Això et dic cavall, què faré,
Mais quals oracions diré ?
–No sabets los psalms de Daviu ?
–E co'ls sabré si ans no els viu ?
–No sabets los psalms penitencials ?
–Si els sé, tin-me per aul e per fals
–No sabets lo Pater Noster ?
–Si el sé, tot quant he sia vostre
–No sabets l'Ave Maria ?
–Si la sé, cavall, mort m'aucia
–No sabets lo Credo en Deu ?
–Si el sé, penjat sies tui...
–No sabets *Salvum me fac?*

²⁴ Blandin, éd Pacheco, 195-196. Traduction de Raquel Vilaplana pour cet article

–Si el sé, que em tolgues lo cap
–No sabets nulla oració ?
–No cavall, si Deus me perdó
–E com havets viscut així ?
–De pa e de carn e de vi.²⁵

–En Buc, si vous ne voulez pas jeûner, / Alors il faut dire des prières / et prier Dieu à genoux /
–Ce que je te dis, cheval, je le ferai / Mais quelles prières dirai-je ? / –Ne savez-vous pas les psaumes de David? / –Et comment les saurais-je si je ne les ai par vus avant? / –Ne savez-vous pas les psaumes de pénitence? / –Si je les sais, prenez-moi pour bête et faux / –Ne savez-vous pas le Notre Père? / –Si je le sais, que tout ce que j’ai soit à vous / –Ne savez-vous pas l’Ave Maria? / –Si je le sais, cheval, que la mort me prenne / –Ne savez-vous pas le Credo en Dieu? / –Si je le sais, que je sois pendu tout suite / –Ne savez-vous pas le *Salvum me fac*? / –Si je le sais, qu’on me coupe la tête /
–Ne savez-vous aucune prière? / –Non cheval, si Dieu me pardonne / –Et comment avez-vous vécu ainsi? –De pain, de viande et de vin.

Il propose toutefois de faire pénitence en partageant certains objets volés de la façon suivante :

Si embla moltó o vedell
Dar-n’he lo ventre, mas no la pell ;
Si embla gallina o capó
La ploma e els budells ne dó
E de tot peix daré l’escata,
E no en cerquets altra barata²⁶

(Si je vole un agneau ou un veau, / je donnerai le ventre mais pas la peau ; / si je vole une poule ou un chapon, / je donnerai la plume et les intestins. / Du poisson, je donnerai les écailles, / et ne cherche rien d’autre à marchander).

Face à cette pénitence, le cheval ne peut pas acquitter En Buch et lui propose de faire un testament, mais il ne peut laisser à son fils que ses dettes et ses péchés et en plus, il lui demande de continuer son héritage:

Hoc dix en Buch, molt volenter,
e lleix mon fill per hereter,
e tots los meus capteniments
sien seus per heretaments
e lleix-li tots los meus peccats
e que li sien deliurats
e mala fama e mal nom
e que faça tort a tot hom

(En Buch parla: très volontiers, / et je laisse mon fils comme héritier, / et tous mes comportements / qu’ils sont siens par héritage / et je lui laisse tous mes péchés / et qu’ils lui soient délivrés / et mauvaise célébrité et mauvaise réputation / et qu’il fasse du tort à tout le monde).

Par ailleurs, il demande que son âme aille à Montgibell, l’enfer, et non au paradis puisqu’il ne connaît pas cet endroit. Une fois ses aveux faits et son âme préparée, le chevalier peut mourir en paix, car on considère que ses péchés ont été expiés.

De mon cors, con sera mort,
No vull que hom se’n treball fort,
Eu lleix lo cors e la pell

²⁵ Blandin, éd Pacheco, 200.

²⁶ Blandín éd Pacheco, 200.

E l'anima a Mongibell
 Car aqui he pres hostal
 Que tostemps fui vesat de mal,
 No sabria estat en bon lloc
 Que tostemps hi estiguí poc;
 Vesat so de fred e de cald
 Lla on vull estar on més m'asalt;
 No vull estar en paradís,
 Car no m'asalta son país,
 Car trop n'hauria gran afany
 Perquè no hi conec null gasany.
 Mon testament haja valor
 Que no en faré altre millor²⁷

Mon corps quand il sera mort, / je ne veux que personne s'en occupe / je lui laisse le corps et la peau / et mon âme à Mongibell (l'enfer) / puisqu'ici j'ai pris place / car tout le temps j'ai fait le mal, / je ne saurai pas être dans un bon endroit / puisque tout le temps j'y suis resté peu; / même s'il fait froid où chaud / je veux être où il me plaise; / je ne veux pas être au paradis, / puisque je n'aime pas ce pays, / car je n'aurai pas desir / parce que je ne connais pas bénéfice. / Que mon testament ait de la valeur / car je n'en ferai pas de meilleur.

Cette dernière partie du poème narratif se transforme alors en une parodie des *artes moriendi* de l'époque qui énonçaient les aspects pratiques qui s'imposaient à l'article de la mort. Il manque dans le cas d'En Buch le sacrement de l'extrême-onction, impossible dans la mesure où il a recommandé son âme aux enfers. Le texte se termine par des paroles adressées aux auditeurs, pour qu'ils en prennent bonne recommandation:

Perquè vós, qui açò escoltats,
 jamés no vetlets ne dormats
 ne no posets ne vaguets
 llegint est llibre tant pusquets

Parce que vous, qui avez écouté, / jamais ne veillez ni ne dormez / ne mettez ni enlevez / en lisant ce livre comme vous le pouvez.

La parodie de la liturgie religieuse et les ruses du chevalier pour éviter les accusations ou la pénitence imposée sont les éléments comiques les plus remarquables de ce court récit où l'animal joue le rôle de prêtre. C'est donc le cheval qui officie comme intermédiaire entre Dieu et les hommes, et qui est habilité à pardonner les péchés et à imposer une pénitence. Cependant, le cheval n'a pas une bonne réputation non plus, car rappelons-nous qu'au début de l'œuvre, il était lui aussi accusé. Même s'il a un rôle important, c'est un confesseur discrédité, ce qui rend la situation encore plus incongrue.

Le cheval n'est donc pas un modèle de confesseur, comme l'indique Marco²⁸. L'auteur anonyme nous présente le modèle du confesseur idéal, qui, selon les convictions de l'époque, n'existe pas dans le milieu ecclésiastique. Il faut donc se contenter, en l'occurrence, d'un animal qui, malgré sa nature, réunit les caractéristiques du confesseur séculier, accusé de vol et de goinfrerie, et qui essaie d'imposer une pénitence sans l'obtenir, parce que le chevalier ne peut faire pénitence en aucune manière.

²⁷ Blandín, éd. Pacheco, 201.

²⁸ Marco, "La comicitat, la paròdia i aspectes", 5.

Le texte catalan de la *Disputa* n'est pas conservé. Néanmoins, il existe des références à une ancienne édition catalane datée de 1509, perdue après sa mise à l'index par l'inquisition espagnole en 1583. On connaît plusieurs éditions d'une traduction française, la première publiée à Lyon, sans date, la deuxième, également à Lyon, en 1548 (base de l'édition critique par Armand Llinarès en 1984)²⁹ et un imprimé parisien de 1606. Ces traductions françaises conservent le texte le plus proche de l'original, dans la mesure où les éditions catalanes modernes sont des reconstitutions sur la base du texte français de 1548.

Le récit s'ouvre sur une rencontre fortuite entre le protagoniste et un groupe d'animaux qui sont en train de discuter l'élection du nouveau roi, le roi défunt n'ayant pas laissé de descendance (claire allusion à l'engagement de Caspe après la mort sans héritiers légitimes de Martin I^{er} d'Aragon, qui se solde par le couronnement de Ferdinand I^{er} d'Aragon, d'Antequera).

Le débat pour l'élection royale qui anime la *Disputa* de Turmeda s'achève sur les paroles d'un cheval sage et le couronnement du fils d'un cousin du lion défunt, proposé par le cheval, le dénommé «Lion roux à la longue queue». Le début rappelle aussi le *Llibre de les Bèsties* de Ramon Llull, où les camps respectifs des animaux carnivores et herbivores proposent chacun un candidat à la royauté — le lion et le cheval —, élection dont l'issue provoque l'ire du cheval et du taureau qui abandonnent la communauté animale pour rejoindre celle des hommes. Le taureau retournera finalement au royaume animal, mais le cheval, anobli par les hommes, conservera sa place parmi eux.

Dans la *Disputa* de Turmeda, le protagoniste est rapidement identifié par les animaux comme le Frère Anselme, originaire de Majorque, converti à l'Islam et officier de la douane tunisienne. Mais, surtout, il est connu comme le défenseur de la supériorité de l'homme sur les animaux parmi les créatures de Dieu. Les animaux rejettent cette affirmation et proposent une dispute. L'animal chargé de disputer contre Frère Anselme est l'« Âne rogneux à la queue coupée », l'animal le plus misérable et le plus indigne de tous, qui essuie les moqueries de l'homme. Toutefois, il démontrera rapidement ses talents dialectiques.

Le début de ce chef d'œuvre trahit une certaine ironie. Cette caractéristique n'apparaît pas dans la source possible de Turmeda, l'œuvre encyclopédique des Ikhwan al Safa, communauté Shiïte de Bassora au X^e siècle³⁰. Cet ouvrage, qui prend la forme d'une séquence d'épîtres thématiques, inclut une *Dispute des animaux contre l'homme*, apologue qui occupe une part importante de l'épître XXII, consacrée aux animaux. La dispute arabe traite le thème central de la supériorité de l'homme face aux animaux sur un ton bien plus érudit que celle de Turmeda, même si des parallèles existent dans le traitement de certaines questions et dans certains arguments employés. Les disputes

²⁹A. Turmeda, *Dispute de l'âne*, éd. Armand Llinarès (Paris: Vrin, 1984).

³⁰M. Asín Palacios, 'El original árabe de la *Disputa del Asno contra fray Anselmo Turmeda*', *Revista de Filología Española* I (1914), pp. 1-51. Pour la traduction en espagnol de la *Dispute* arabe voir: E. Tornero, *La disputa de los animales contra el hombre. Traducción del original árabe de la Disputa del asno contra fray Anselmo Turmeda* (Madrid: Universidad Complutense, 1984). Voir aussi: Lenn E. Godman, *The Case of the Animals versus Man before the King of the Jinn. A tenth-century Ecological Fable of the Pure Brethren of Basra* (Boston, Twayne, 1978). On peut consulter une bibliographie mise à jour sur les Ikhwan al-Safa dans: <http://plato.stanford.edu/entries/ikhwan-al-safa/> (consulté le 18.10.2015).

médiévales romanes, en réalité, ont majoritairement pour thème des questions banales³¹, et ce n'est qu'à partir de la Renaissance que se pose la question de la dignité humaine³².

Le contenu de la dispute est constitué de dix-neuf preuves par lesquelles Frère Anselme essaie de démontrer la dignité supérieure des hommes. Néanmoins, ces preuves sont facilement réfutées par l'âne, quelques-unes sans conséquence, d'autres avec une certaine subtilité qui démontre le niveau de connaissances théologiques, naturalistes et culturel de l'âne. Néanmoins, ce qui domine est le ridicule des affirmations qui appuient la démonstration de la supériorité de l'homme sur des arguments apparemment banals: on évoque ainsi le beau portrait de l'homme et ses proportions; on affirme que les hommes sont des seigneurs et les animaux des esclaves, qu'ils leur donnent à manger et les soignent; on rappelle que les hommes mangent des mets délicats, qu'ils sont capables de construire de magnifiques bâtiments ou des instruments qui leur procurent des plaisirs, comme la musique; on fait valoir que les hommes portent de beaux habits et se parfument, qu'ils ont des gouvernants et des conseillers, etc.

Les arguments plus sérieux qu'avance le frère Anselme, mais qui sont eux aussi réfutés par l'âne, sont les suivants :

- Preuve 2. L'homme possède une mémoire et ses cinq sens sont plus perfectionnés que ceux des animaux. L'âne réfute l'affirmation en mentionnant, d'une part, des animaux dont la mémoire dépasse celle de l'homme, comme l'hirondelle et d'autres oiseaux migratoires qui, d'année en année, se rappellent où sont leurs nids ; d'autre part, il allègue l'exemple des animaux qui possèdent des sens corporels plus fins que l'homme: le cheval pour l'ouïe, l'aigle pour la vue, etc.
- Preuve 6. Dieu a donné aux hommes une loi, c'est-à-dire la religion, et leur a envoyé des prophètes. Selon l'âne, les hommes possèdent autant cette loi qu'ils la violent à travers leurs péchés.
- Preuve 9. Dieu a donné aux hommes une physionomie particulière, la parole et l'écriture, mais ils ont un portrait unique – ce qui nous rappelle la première des preuves. L'âne rétorque qu'il n'en est pas moins vrai que les différences entre les hommes sont irréconciliables et qu'elles provoquent nombre de guerres et conflits. Les animaux, par contre, en dépit de leurs différences, pensent tous de la même façon.
- Preuve 13. L'âme humaine est immortelle. Cette preuve se présente comme la preuve déterminante dans la *Dispute des animaux* des Frères de la Pureté, et peut aussi être considérée comme le point d'aboutissement dans la dispute chrétienne. Cependant, de manière surprenante, l'âne répond sèchement en critiquant le manque de compréhension de son contradicteur et réfute l'argument avec l'affirmation que la majeure partie des âmes humaines vont directement en enfer et ne connaissent pas la gloire du paradis.

³¹ La lyrique troubadouresque contient de nombreux exemples de débats entre des troubadours, un des plus célèbres étant celui entre Bertrand de Born et Raimbaut d'Auvergne sur la convenance d'utiliser un style simple dans les compositions poétiques ou un « trobar clus », en considérant la poésie comme une activité élitiste. Outre des thèmes banals comme le débat sur l'été et l'hiver, l'eau et le vin, le chevalier et le clerc, on connaît une série de débats entre le corps et l'âme, thème que nous trouvons dans une poésie d'Ausias March. Un autre grand thème de discussion scolaire étaient les débats pro- et anti-féminins tels qu'ils se trouvent dans des œuvres comme le *Matheolus*, *La Cité des Dames* et, en littérature catalane, *Lo Somni/Le Songe* de Bernat Metge ou *Spill/le Miroir* de Jaume Roig.

³² Alemany, "Tradició i modernitat", 20-26.

- Preuve 14. Les hommes ont été créés à l'image de Dieu. Cet argument n'apparaît pas dans la *Dispute* arabe pour des raisons évidentes. L'âne réfute les arguments de Frère Anselme utilisant la théorie du microcosme humain³³ : D'après cette théorie, l'homme possède en son corps douze voies qui correspondent aux douze signes du zodiaque ; ses quatre membres évoquent les quatre éléments naturels – le feu, la terre, l'air et l'eau –; en outre, la partie antérieure du corps humain est comparée aux endroits habités, la partie postérieure aux endroits déserts. Et il ajoute :

La partie de devant du corps de l'homme est ainsi comme le levant, et le derrière comme le ponant. La main dextre est comme le midy et la senestre comme le septentrion ; l'esternuer, cryer, toussir et le bruit et rumeur que font les boyaulx sont comme les tonnerres. Et les larmes, la salive et l'urine sont ainsi que la pluye, le rire est comme la clarté du jour, le plorer comme l'obscurité de la nuit ; le dormir comme la mort, le veiller comme la vie, le temps de la puérité comme le printemps, l'adolescence comme l'esté, la jeunesse comme l'automne, la vieillesse comme l'yver. Et aussi comme le grand monde est regy et gouverné par nostre Seigneur Dieu, ainsi le petit monde, c'est a savoir le corps de l'homme, est régy et gouverné et seigneurie par l'âme intellectuelle³⁴.

- Preuve 16. Les hommes sont doués d'un instinct naturel doublé d'intelligence, tandis que les animaux n'ont qu'une faculté de discernement limitée. L'âne réplique donc en citant des exemples d'animaux qui se caractérisent par leur bon sens, dont la plupart provient des bestiaires et des encyclopédies de ce temps. Il s'agit de la partie de la *Dispute* qui contient le plus de sources occidentales³⁵.
- Preuve 18. Les hommes maîtrisent différentes sciences, parmi lesquelles l'astrologie et d'autres arts divinatoires, ce à quoi l'âne répond par une prophétie augurant la fin du schisme et l'arrivée du nouveau Pape à Rome³⁶.

Le ridicule de l'homme atteint un niveau humoristique inégalé dans la preuve 12, l'argument avancé, que les hommes mangent les animaux, est aussitôt renversé par l'évocation des insectes et parasites qui se nourrissent du corps humain.³⁷

De plus, les allusions à la grossièreté de Frère Anselme sont constantes dans quelques interventions de son interlocuteur animal:

Preuve 2 : Frère Anselme, oyant la renommée de vostre science et sagesse qui volle par toute ceste province, avant que je vous cogneusse ny vous eusse ouy parler, sçachez que je vous tenoys en grande reputation et sagesse : mais à present trouvant le contraire, vous tiens pour une rude et lourde personne.³⁸

³³ Sur cet aspect, consulter F. Rico, *El pequeño mundo del hombre. Varia fortuna de una idea en las letras españolas* (Madrid: Castalia, 1970).

³⁴ Turmeda, *Dispute*, 90.

³⁵ M. Garcia et L. Martín, "Algunes fonts occidentals de l'obra d'Anselme Turmeda *Disputa de l'ase*", *Revista de Filología Románica* 13 (1996), 181-214; L. Martín, "La *Disputa de l'ase* d'Anselme Turmeda i la tradició enciclopèdica medieval", in *Medioevo y literatura. Actas del V Congreso de la Asociación Hispánica de Literatura Medieval (Granada, 1993)*, ed. J. Paredes (Granada: Universidad de Granada, 1995), 213-227. Plus récemment, voir l'article de Michel Salvat, "La *Disputatio de l'asne* de fra Anselme Turmeda et ses sources encyclopédiques", *Reinardus* 15, 2005, 105-115.

³⁶ J. Pou, *Visionarios, beguinos y fraticelos catalanes (siglos XIII-XIV)*, éd. A. Hauf (Alacant: Instituto de Cultura Juan Gil-Albert, 1996).

³⁷ Rafael Alemany, "Insectes perspicaces dans une parodie des débats scolastiques", *Reinardus*, 25 (2012-13), 1-10.

³⁸ Turmeda, *Dispute*, 58

Preuve 3 : He frère, he frère, penser avant que parler c'est sagesse et vous faictes le contraire qui parlez devant que penser, et cela est grande haultaine follie meslée avec plus grande ordure.³⁹

La preuve 15, quant à elle, veut démontrer que les hommes sont supérieurs parce qu'ils ont des ordres religieux. Or, dans cette preuve numéro 15 figurent sept récits anticléricaux qui démontrent la fausseté des religieux: l'âne détruit ainsi l'argument de la supériorité des hommes par le contre-exemple d'une série de religieux qui commettent tous les péchés capitaux. Au regard de leur comique et de leur élaboration, on considère généralement qu'il s'agit là des premiers récits en prose destinés au divertissement, inspirés de Boccacce.

L'un des discours que prononce l'âne vise aussi à ridiculiser le sacrement de la confession, rejoignant en cela la *Disputació d'En Buch*, dont c'est le thème central. Le récit en question présente un jeune frère auquel une belle femme sans jugement est envoyée par son mari pour se confesser pendant le Carême. La femme, appelée Madonna Tecla, est une simplette immédiatement trompée par le Frère Jean Juliot. Celui-ci vante sa sensualité, et parvient à lui faire croire qu'il pourra l'absoudre de ses péchés pourvu qu'elle fasse l'amour avec son confesseur une fois, en échange des dix fois où elle aura couché avec son mari. La confession se transforme alors en l'énumération des rapports sexuels de la jeune femme et de son confesseur et la rétribution de la «taxe» imposée par le religieux⁴⁰.

Bien qu'il ait été incessamment tourné en ridicule et diffamé par l'âne,⁴¹ la victoire revient finalement à Frère Anselme dans la preuve 19, qui fait référence au mystère de l'Incarnation divine et qui, bien sûr, n'apparaît pas dans le texte arabe. Toute la *Dispute* se fonde sur un dialogue moqueur où l'âne, animal humble et méprisable, possède la raison tandis que l'homme, qui se croit savant, est constamment ramené à sa basse animalité. La seule exception est la preuve 19, qui constitue toutefois une victoire ridicule. Pour arriver à cette victoire, l'homme doit savoir faire preuve d'humilité et connaître ses limites. Il est certain que la distance que Turmeda prend vis-à-vis de la religion chrétienne lui permet de parler aussi négligemment des dogmes de son ancienne religion et de les relativiser.

Conclusion

La présentation des équins dans la littérature catalane médiévale a montré que les références à ces animaux dans les œuvres didactiques ou satiriques correspondent aux intérêts de la société médiévale. Mais les figures de l'animal et de l'homme qui dialoguent apportent une nouveauté importante surtout dans le cas de Turmeda. Les caractéristiques les plus remarquables que nous avons constatées dans les deux œuvres ici examinées sont les suivantes:

Au début, le cheval et l'âne s'adressent à l'homme d'une façon formellement respectueuse mais en lui rappelant sa bassesse. Dans la *Disputació d'En Buch*, le cheval rit ouvertement des raisons données par son maître pour justifier sa conduite. Il s'étonne que le voleur ne se préoccupe pas de ses actes et, lorsqu'il assume son rôle de confesseur, il donne une série de conseils caractéristiques d'un individu honnête, que le chevalier En Buch ne comprend pas complètement.

³⁹ Turmeda, *Dispute*, 62

⁴⁰ Turmeda, *Dispute*, 93-97.

Les animaux ont plus de raison que l'homme. En Buch est un voleur, ce qui fait qu'on peut supposer qu'il n'est pas doué de raison, mais Frère Anselme est un homme savant qui ne démontre pas ce qu'il vaut, aveuglé par l'orgueil caractérisé par sa vanité, que l'âne lui reproche constamment.

L'habilité dialectique est supérieure chez les animaux. Dans le cas de Frère Anselme, ses argumentations sont très pauvres tandis que le raisonnement de l'âne est beaucoup plus développé, ce qui mène à une contradiction frappante. Frère Anselme réagit, lorsqu'il se rend compte qu'il est en train de perdre le débat face à un contradicteur très inférieur. Il décide alors de repenser sa stratégie, souvent en vain. Quelques fois, c'est l'âne lui-même qui l'aide à sortir de la situation embarrassante en l'invitant à continuer la dispute. Dans le cas d'En Buch, qui possède lui aussi des ressources habiles pour échapper à la pénitence, le cheval se montre plus convaincant.

La possible leçon morale qui se dégage de ces deux récits est le raisonnement *a contrario* que si les animaux dépourvus d'intelligence peuvent arriver à ce niveau de subtilité, l'homme serait bien inspiré d'en tirer la leçon et de se mettre à l'école de ces êtres qu'il méprise parce qu'il les considère comme inférieurs.

Llúcia Martín
Departament de Filologia Catalana
P.O. Box 99
Universitat d'Alacant E-0308
Llucia.martin@ua.es